

TEMPERATURE

Du 24 juillet 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C. 24 juillet. Indications pour la Louisiane. Temps — pluies locales sur la côte; beau à l'intérieur mercredi; beau jeudi vents légers à frais du sud-est.

LE TRAGIQUE INCIDENT D'HIER

L'argence d'une plus rombrante police.

Notre communauté a été pendant toute la journée d'hier en proie à la plus poignante émotion et à la plus vive indignation.

Hier matin, dès la première heure, on a appris les navrants détails d'un drame sanglant qui s'est produit la nuit précédente et auquel ont été mêlés plusieurs de nos plus courageux agents de police, deux desquels y ont perdu la vie, le capitaine John T. Day et l'agent Peter J. Lamb.

Si le forcené qui a commis les deux meurtres, un nègre du nom de Robert Charles, était tombé au pouvoir de la foule dont l'excitation était grande, il est certain qu'elle en eût fait justice sommaire en le pendant haut et court sur place. Il a fallu tous les efforts de la police pour empêcher cette foule de se porter à la prison du sixième precinct où était gardé le complice de Charles, un nommé Leonard Pearce, et de se livrer sur sa personne aux plus cruels excès.

Notre police a été admirable de vaillance, et nous ne saurions trop féliciter, tout en déplorant la mort des deux officiers qui sont tombés sous les balles de l'assassin.

Depuis trop longtemps déjà, notre ville est infestée de voleurs et de bandits de toutes castes. Nos autorités municipales devraient, nous semble-t-il, sans plus tarder, mieux faire garder la ville la nuit, mais pour cela il lui faudrait doubler le nombre de nos gardiens. Cette mesure nous paraît bien plus urgente que d'autres dont s'occupe notre administration. Que nous importent des rues bien pavées si nous ne pouvons y circuler la nuit sans craindre des rencontres dangereuses?

La propriété n'est pas gardée convenablement; même chez soi, on ne se sent plus à l'abri des malfaiteurs. Si les vols, les méfaits qui se produisent si fréquemment depuis quelques temps se continuent, la Nouvelle-Orléans sera mise à l'index et les étrangers refuseront d'y passer une nuit; ce n'est certes pas nous qui les en blâmerons.

L'administration manquera au premier de ses devoirs si elle néglige plus longtemps de nous donner la protection à laquelle nous avons droit.

Le maire, espérons-le, fera de notre déplorable situation l'objet d'un prochain message à son conseil, et celui-ci s'occupera sans délai de l'organisation du service de surveillance dont l'urgence s'impose dans une ville comme la nôtre.

Les missions catholiques en Chine.

Les missions catholiques, dans l'Empire Céleste, ont pris un développement considérable durant ces trente dernières années. A l'heure actuelle, il n'y a pas une petite province si lointaine qu'elle soit, qui n'ait été catéchisée par les missionnaires français et étrangers. Les églises, les écoles, les orphelinats, s'y sont multipliés.

Les missions françaises occupent le premier rang dans cette lutte généreuse pour la civilisation chrétienne. Leur rayon d'action est immense. Les missions étrangères de France possèdent à bas 600 églises et 800 écoles dirigés par une phalange de 750 missionnaires.

On sait que depuis deux siècles, les missionnaires catholiques et les Jésuites en particulier, sont établis en Chine. Grâce à leurs connaissances scientifiques, à leur capacité administrative, ils jouissent de la faveur des anciens empereurs et dans les provinces, malgré les terribles persécutions dont ils ont été souvent l'objet, ils ont su assimiler les usages et les idées chinoises, bien plus que les missionnaires protestants.

Les Pères Jésuites possèdent en Chine les vicariats de Kiang-Nam et de Gam-Hong où ils ont fait construire 900 églises ou chapelles et 900 écoles. Ils ont catéchisés 155,000 Chinois sur une population de soixante millions d'âmes.

Les Pères de la Mission ont 6 vicariats, y compris celui de Pékin, avec 700 églises et 500 écoles. Les Franciscains ont fait construire 300 chapelles; leurs catéchistes s'élèvent actuellement à 40,000 personnes. Les Dominicains espagnols dirigent deux vicariats. La congrégation du Sacré-Cœur de Marie, de Belgique, en a 3. Les missions étrangères de Hollande ont plusieurs vicariats dans le Chang-Tong méridional; le séminaire de Saint-Pierre et Saint-Paul, de Rome, catéchise le Cheng-Sy méridional. Les Pères Augustins, de Manille, dirigent le Fou-San septentrional. Les Réformés ont en Chine 4 vicariats et 200 chapelles.

En résumé: les missions catholiques en Chine comprennent près de 1,200 missionnaires, 400 prêtres indigènes, 800,000 chrétiens et environ 3,000 chapelles et autant d'écoles. Nous ne parlons pas des Sœurs françaises et italiennes qui ont créé en Chine d'admirables institutions: asiles, orphelinats, hôpitaux auxquels ces vaillantes filles du Christ consacrent leur existence toute d'abnégation.

LA FOLLE DU LOGIS.

Voltaire, à l'article Apparition du Dictionnaire philosophique, écrivait: "Défions-nous des écarts de l'imagination, que Malebranche appelait la folle du logis."

Nous n'avons pas réussi à découvrir cette définition dans les œuvres assez volumineuses du P. Malebranche. Nous avons seulement trouvé le passage suivant, dans son 1er Entretien sur la Métaphysique:

"L'imagination, dit Théodore à Aristote, est une folle qui se plaît à faire la folle."

On peut se demander si le mot n'a pas été complété par Voltaire lui-même.

CHATEAUBRIAND PEINTRE.

Une date est passée inaperçue ces jours-ci, au milieu du bruit de grandes démissions militaires et de grands événements d'extrême-Orient: celle du cinquante-deuxième anniversaire de la mort de Chateaubriand. Le grand Breton mourut en effet à Paris, au 120 de la rue du Bac, dans la nuit du 3 au 4 juillet 1848.

Il y a deux ans, à cette même époque, Paris et la Bretagne étaient solennellement le cinquante-neuvième anniversaire de la mort et des splendeurs funéraires, au Grand-Bey, de l'illustre Malouin.

Hélas! cette année, pas un bouquet n'a été déposé sur sa modeste tombe insulaire du rocher breton, battu des vagues, et pas même une touffe de bruyère des landes de Combourg ou de l'île granitique du Bey n'a été mise sur la maison parisienne qui vit mourir le grand croyant: la plaque commémorative est aussi nue que le granit malouin... Signe des temps, peut-être!

Depuis, si le "Cinquante-neuvième" est loin pour beaucoup d'indifférents, il a donné un regain d'actualité aux œuvres du célèbre écrivain, et il a encore été une mine de trouvailles et de souvenirs précieux ayant tous trait à la gloire de cet incomparable génie.

C'était ainsi que nous avons appris cette nouvelle saisissante et inédite: Chateaubriand était peintre.

On sait que Chateaubriand avait lui-même écrit, dans sa préface testamentaire des Mémoires d'outre-tombe:

"J'ai exploré les mers de l'ancien et du nouveau monde et fouillé le sol des quatre parties de la terre. Navigateur, mes destinations ont eu l'inconstance de ma voile; alycon, j'ai fait mon nid sur les flots. Je me suis mêlé de paix et de guerre; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié, chemin faisant, de nombreux ouvrages. J'ai été initié à des secrets de partis, de Cour et d'Etat. J'ai assisté à des sièges, à des congrès, à des conclaves,

à des réceptions et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire et je pourrais l'écrire. J'ai porté le mouquet du soldat, le bâton du voyageur et le bonnet du pèlerin..."

Ce génie universel, qui a abordé avec éclat tous les genres, aurait pu ajouter: "J'ai aussi manié la palette du peintre". Nous ne savons pourquoi Chateaubriand, dans ce curieux et instructif résumé de sa longue vie publique, paraît avoir lui-même oublié cette qualité que ses biographes n'ont pas signalée non plus...

Et cependant, il n'est plus permis, aujourd'hui, de douter de ce nouveau talent ignoré du grand écrivain, talent qu'il possédait même à un réel degré.

"La preuve!" me dira-t-on. — La voici:

Un soir de ces beaux jours du quinquantenaire vécus au pays malouin, j'ai vu, à Saint-Malo même, et dans la chambre natale de l'auteur du Génie du Christianisme, où habitait momentanément M. le comte Henri de Chateaubriand, un petit tableau sur toile qui est l'œuvre de Chateaubriand. C'était un cadeau du "Cinquante-neuvième" qui venait d'être fait à son descendant, et il est aujourd'hui conservé bien précieusement dans son château de Saint-Germain-en-Laye...

Ce vieux petit tableau, fort bien conservé, n'a pas plus de trente centimètres sur vingt de large. Le sujet traité est une pastorale dans le goût du dix-huitième siècle! On voit une jeune bergère de l'époque, portant la houlette traditionnelle et entourée de moutons qui paissent au pied d'un rocher. La scène champêtre est artistement traitée et d'un frais coloris qui n'est pas sans mérite.

Cette peinture est encadrée d'une petite baguette dorée. Celle d'en bas porte, écrite à la main, l'inscription suivante, qui explique d'elle-même le sujet de cette idylle peinte:

"Passez moutons, passez sans règle et sans science. — Malgré la trompeuse apparence, — Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

"(DESHOULIERES, idylle des Moutons.)"

J'ai cherché aussitôt à connaître l'histoire et l'authenticité de ce tableau, peut-être unique aujourd'hui.

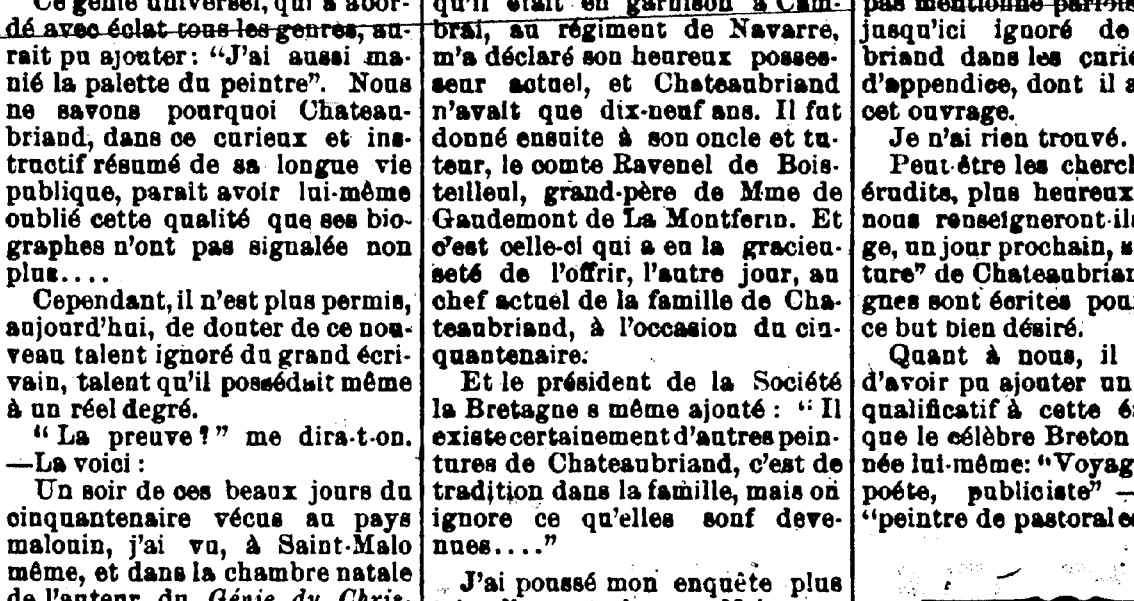
Cette pastorale de Chateaubriand a été faite par lui lorsqu'il était en garnison à Cambrai, au régiment de Navarre, m'a déclaré son heureux possesseur actuel, et Chateaubriand n'avait que dix-neuf ans. Il fut donné ensuite à son oncle et tuteur, le comte Ravenel de Bois-teuilien, grand-père de Mme de Gaudemont de La Montfermeil. Et c'est celle-ci qui a en la grâce de l'offrir, l'autre jour, au chef actuel de la famille de Chateaubriand, à l'occasion du cinquante-neuvième anniversaire.

Et le président de la Société la Bretagne même ajouta: "Il existe certainement d'autres peintures de Chateaubriand, c'est de tradition dans la famille, mais on ignore ce qu'elles sont devenues..."

J'ai poussé mon enquête plus loin, d'autant plus que M. le comte de Chateaubriand m'avait laissé entendre que M. de Gaudemont, donateur du tableau qu'il avait en par héritage, devait posséder une lettre de l'auteur d'Atala, envoyant ce tableau à son tuteur.

Comme elle avait été établie sans conteste l'authenticité de cette curieuse toile, ce fut aussi un bien précieux document historique que l'appui de la découverte, ignorée même par les amateurs. Le châteaun de Gros-Chêne, en Saint-Servan, dit:

LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND ET LE PORT ROYAL



LE TSONG-LI-YAMEN.

Ces trois mots, qui semblent avoir une signification mystérieuse, sont très couramment employés depuis quelque temps dans les dépêches des agences.

Qu'est-ce que le Tsong-li-Yamen?

C'est tout simplement le ministère des affaires étrangères chinoises. Il n'existe que depuis une trentaine d'années. Autrefois, ce département était une section du ministère des rites. Car la Chine a aujourd'hui ses ministères comme les nations européennes, avec cette différence, toutefois, que chez les Célestes les ministères ne sont pas respectivement dirigés par un ministre, mais par un conseil composé de six membres.

En Chine, il y a les ministères des finances, des rites, des travaux publics, de la justice, de la marine, de la guerre et enfin des affaires étrangères: le Tsong-li-Yamen.

Le ministère de la marine est une création plus récente que celle du Tsong-li-Yamen. Il ne date que d'une douzaine d'années. Il a été institué au moment où la flotte chinoise a commencé à

acquiescer une importance numérique. Quant au ministère de la justice, c'est presque une institution purement honorifique, puisque le bas il n'existe ni avocats, ni avoués, ni notaires, ni huissiers.

Un Infatigable Marcheur. L'étudiant lyonnais Paul Brun est arrivé à Paris, de retour de son voyage à pied à travers l'Afrique. Au Transvaal, prisonnier des Anglais, il fut délivré par le colonel de Villebois-Mareuil.

Retenu huit jours à Paris par des intérêts de famille, il en est reparti pour le Havre, où il espère obtenir de la Compagnie transatlantique son libre passage pour les deux Amériques; qu'il visitera à pied, comme il vient déjà de le faire pour l'Afrique.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Foule comme à l'ordinaire, hier soir, au Parc Athlétique. "Fatinza" a décidément un succès fou et la pièce procurera probablement à la direction la meilleure semaine de la saison. L'opérette est si bien montée et les rôles si brillamment interprétés! On ne peut qu'envoyer des compliments à tous les artistes, sans exception.

WEST END.

Le programme du concert hier soir était remarquablement bien composé. Le chef de cette série de pièces fait autant d'honneur au directeur musical Weldon, que les différents exécutions aux artistes de l'orchestre.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Entre bourgeois: — Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, est-ce que vous n'êtes plus dans les affaires? — J'ai fait banqueroute. — Vraiment? — Parole d'honneur!

En Cour d'assises, le président au prévenu:

— Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense? — Le prévenu, regardant les trois juges, outrageusement chauves: — Non, m'sieu le président; seulement, je connaissais la magistrature debout, la magistrature assise, mais je ne connaissais pas encore la magistrature... à genoux!

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 JUILLET 1900.

- I. — Le Poète Martial, par M. Gaston Boissier.
II. — Les Mémoires de Chateaubriand, dernière partie, par Th. Bentzen.
III. — Les Emigrations, par M. Etienne Laurent.
IV. — Le Traversier-Hindou-Chinois, Le Haut Laos et le Mekong, par Mme Isabelle Lecomte.
V. — Le Féminisme et l'Humanitarisme, par M. Georges Guyot.
VI. — La Revue Littéraire, — L'œuvre de Symbolisme, par M. René Doumau.
VII. — Revue des Etrangers, — Le Dernier Roman de Stendhal, par M. T. de Wyss.
VIII. — Correspondance, — La Flotte et l'Armée Coloniale, par M. le comte-antiquaire de Fontenay.
IX. — Chronique de la quinzaine, — Ministère politique, par M. Francis Charmes.
X. — Bibliographie.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIÈRE PARTIE

Une Haine d'un Sibole

AUX GRANDES ROCHES.

(Suite.)

— Ils s'observèrent pendant les

jours suivants. Ils sortirent l'un sans l'autre. Mais le soir, dans la loyauté du serment qu'ils étaient décidés à tenir:

— J'aurais pu passer devant Villefort, dit Pierre, mais je me suis détourné de mon chemin pour ne pas la voir.

— Et moi, dit Gaston, je t'ai suivi... et je sais que tu dis la vérité.

Des jours se passèrent encore. Pour s'étourdir, pour se distraire, pour se fatiguer, maintenant qu'ils étaient remis de leurs blessures, tous les matins ils partaient à la chasse.

Et ce fut un soir de cette semaine de luttés si douloureuses que le duc de Villefort regarda tout à coup, des deux frères, un billet ainsi conçu:

"Vous avez failli nous tuer. Nous voici rétablis complètement. Veuillez nous faire l'honneur de venir chasser le sanglier mercredi prochain — dans trois jours — dans le forêt de Machecoul. — Rendez-vous à six heures du matin, au pavillon de Cimier... Prenez votre meilleur cheval... celui auquel, en cas de danger de mort, vous aimerez à confier votre vie... et en qui vous verriez votre suprême ressource..."

Et les deux frères avaient signé l'étrange lettre.

VI

UN AUTRE MYSTÈRE.

Peu à peu, le charme de Colette s'était étendu autour du château.

Les gens du pays, s'ils enveloppaient de leur haine instinctive ou de leur basse et rancunière envie la maison de Villefort, faisaient une exception en faveur de la douce jeune fille.

Elle les avait conquis les uns après les autres, au fur et à mesure que le hasard et l'occasion d'un service à rendre l'avaient mise en communication avec eux.

Bien que la contrée fût fertile et de grasse culture, il y avait pourtant de nombreux pauvres.

Comme la duchesse ne sortait plus, c'était Colette qui la remplaçait et qui portait les aumônes du château. Elle avait voulu, dans le premiers temps, se faire accompagner par Roland et par Louise: elle sentait en eux deux inimitiés irréconciliables; elle avait à lutter tous les jours contre l'ironie, l'insolence, les moqueries méchantes de Mille d'Entragay; et si Roland, de puis quelques jours, paraissait se réserver davantage, il suffisait à Colette de regarder ces yeux d'enfant, mauvais et durs, pour être certaine qu'il ne désarmerait jamais.

Elle avait dû renoncer à son projet.

Parmi les courses de dévouement et de charité qui lui étaient venues habitude, celle qui l'amenait chez le garde Soubise, à la maison forestière

du Millepertuis, revenait le plus souvent.

Nous avons vu Soubise apparaître une fois déjà dans notre récit.

Il avait servi de témoin au duc Horace pour son duel.

Soubise habitait dans le bois, à deux kilomètres de Villefort, avec sa fille Michelle, âgée de seize ans.

Michelle, quoique à peine sortant de l'enfance, était une grande et belle fille, aux yeux bruns, aux cheveux roux, au teint éclatant.

La femme de Soubise avait servi de nourrice à Roland, et le jeune homme et la jeune fille, qui s'étaient connus tout petits, avaient partagé ensemble les premiers jeux naïfs des bébés, s'étaient vus l'un à l'autre une affection profonde que l'âge n'avait pas affaiblie.

Le premier chagrin qui atteignit cette affection datait du jour où on avait empêché les enfants de se tutoyer, afin de leur faire comprendre qu'ils n'étaient pas du même rang social et que, malgré tout, malgré le sein qui les avait nourris, l'abîme de la fortune, du rang et de la naissance devait les séparer toujours.

Ils avaient obéi, les deux petits, avec des larmes dans les yeux.

Mais, lorsqu'ils se retrouvaient seuls et qu'on ne pouvait les surprendre, comme ils repre-

naient vite leurs habitudes de tendresse naïve, aidée de leurs souvenirs, et leur familiarité.

La mère de Michelle était morte, et le garde avait reporté sur sa fille l'amour profond qu'il avait gardé toute sa vie pour la belle Vendéenne qui avait aimé sa solitude et dont la beauté revivait dans l'enfant.

Il avait pour Michelle des soins attentifs de mère...

Robuste comme un chêne, elle en riait, se moquait doucement.

— Père, est-ce que vous m'avez jamais vue malade? — Eh bien, ne le sois jamais, disait-il, car c'est moi qui en mourrais...

Il vivaient heureux au cœur de la forêt, et rarement Michelle venait à Clisson. Le plus souvent, quand elle y venait, elle était accompagnée de son père, qui veillait sur elle avec un soin jaloux...

Du reste, l'enfant n'était ni légère, ni coquette. Elle avait reçu en héritage, du père et de la mère, probité rigide, droiture et franchise. Son âge faisait d'elle presque encore une enfant et elle ignorait sa beauté.

Et puis, cette tranquillité de vie, de bonheur si calme, toujours le même, s'écorça certain jour, comme sous un coup de foudre.

En rentrant d'une de ses tournées dans le bois, le garde Soubise surprit sa fille assise près d'une fenêtre, les yeux rouges,

pâle comme une morte, cette belle tête empreinte d'un désespoir sans bornes, et parfois sur les lèvres décolorées passait une sorte de rancœur, une expression de dégoût.

Vite il accrocha son fusil au râtelier.

Et se précipitant vers elle: — Tu es malade?... Elle secoua la tête.

— Je te dis que tu es malade, ou bien tu souffres. Tu as pleuré!...

— Non.

— Tu mens! Je suis sûr de ce que je dis.

— Je te jure que je ne suis pas malade.

— Alors, on t'a fait quelque chose?... Elle ne répondit pas. Il ne put rien en tirer. Il fut près d'elle tout le reste du jour, devinant qu'elle cachait un secret. Se voyant surveillée, elle fit son possible pour reprendre sa gaieté, mais parfois, sans qu'il le vit, elle sentait des larmes qui mouillaient ses beaux yeux. Comme Soubise se levait de grand matin, il faisait une heure de sieste après déjeuner dans un fauteuil en bois. L'endormit, appesanti par la chaleur, car on était en septembre et le soleil était encore chaud.

Alors, elle s'approcha de son père, pendant qu'il dormait, et se mit, mains jointes en prières, à le considérer avec une sorte d'épouvante.

— Pourquoi qu'il ne sache pas Ah! jamais, qu'il ne sache jamais! dit elle.

En se réveillant, c'est ainsi qu'il la surprit.

Il l'attira sur ses genoux, voulut l'interroger de nouveau. Elle avait repris courage. Elle souriait. Elle réussit presque à le tranquilliser, à lui enlever tout soupçon. Et quand il repartit dans la forêt, pour sa tournée du soir, il avait le cœur plus léger. Le bonheur était revenu.

— Ne m'attends pas pour dîner, dit-il... Dîne sans moi. C'est aujourd'hui la fête patronale de Clisson... Il y a des gens qui vont essayer de tuer les lièvres de monsieur le duc pour les friçoter à l'auberge... Possible que je reste la nuit dehors... Et ne t'inquiète pas plus que d'habitude...

Il l'embrassa deux fois.

Elle l'enveloppa dans une étreinte nerveuse et lui rendit son baiser.

— Enferme-toi bien quand viendra la nuit... Elle se mit à rire: — Oh! vous savez que je n'ai pas peur...

Le garde partit, disparaissant dans les épaées d'un long pas solide et lourd. Elle lui avait garni son carnier d'un fort morceau de pain, avec de la viande froide enveloppée dans un journal, et rempli une petite gourde d'eau-de-vie, pour combattre le froid et l'humidité des longues atten-